

Extraits de l'Histoire Générale et Anecdote de la Guerre de 1914

Par Jean Bernard, président de la Presse Associée de Paris.

CHAPITRE XIV (suite).

Petits Faits. — La Reine à la Maison du Peuple. — Lord Kitchener, ministre de la Guerre. — Le Czar promet la reconstruction de la Pologne. — Horreurs allemandes à Malines. — En Turquie. — L'Italie neutre. — La Roumanie et son Roi. — Ultimatum du Japon.

Mais, suivant leurs principes, qu'ils devaient du reste appliquer à Louvain, à Senlis et ailleurs, les Allemands prétendirent que les civils avaient tiré sur leurs troupes. Immédiatement des otages furent fusillés, des citoyens inoffensifs furent fusillés, des maisons furent incendiées et une contribution de guerre de 50,000 roubles fut imposée. En outre, la ville fut bombardée, l'Hôtel de Ville fut incendié; les rues étaient jonchées de cadavres.

Le 8 août, dès que, vers 6 heures du matin, le bombardement eut cessé, les gens sortirent de leurs cachettes et se mirent à quitter la ville en masse. Bientôt les routes et les chaussées se remplirent de fugitifs. A peu d'exceptions près, ils allaient tous à pied, quelques-uns tenant un petit paquet à la main. Mais il ne fut pas permis à tous de quitter la ville, car, sitôt après la canonnade, des détachements de soldats se répandirent dans les maisons de la partie occidentale de la ville, arrêtant les hommes sans différence d'âge. En même temps on les battait, on les maltraitait de la façon la plus cruelle. Il fut enlevé ainsi environ huit cents hommes que l'on garda jusqu'à 8 heures du soir.

On ne leur donna aucune nourriture, sauf de l'eau salée puisée dans des barmes formées par la pluie tombée ce jour-là. Pendant ce temps, les personnes détenues étaient torturées moralement par l'annonce que leur faisaient les officiers et les soldats allemands qu'elles seraient fusillées. La question restait seulement en suspens de savoir si on les fusillerait tous ou si on les décamerait. Enfin, vers 8 heures du soir, un officier supérieur annonça aux détenus que l'empereur Guillaume leur faisait grâce et qu'ils pouvaient retourner chez eux; ils quittèrent tous la ville le jour même et, le lendemain, dès l'aube, Kalisz fut littéralement dépeuplée; sur 75,000 habitants, il n'en resta guère que quelques centaines dans la ville; ceux qui étaient demeurés sains et saufs se dispersèrent dans les contrées voisines. Mais le nombre de ceux qui étaient restés dans la ville fut encore diminué par la suite. La population de cette ville, autrefois paisible et florissante, est devenue une foule de misérables sans asile. Les jours suivants, les soldats allemands se mirent à incendier la ville, le marché fut brûlé ainsi que plusieurs maisons des rues avoisinantes; en un mot, tout le centre de la ville, à peu de chose près, devint la proie des flammes. Dans le nombre des bâtiments qui brûlèrent, on peut citer l'église des Bernardins. Les magasins et les habitations privées furent pillés par les soldats. La ville fut complètement ruinée, la population dispersée, et longtemps encore les cadavres jonchèrent le sol; enfin, on finit par les enterrer là où ils se trouvaient, certains même furent dévorés par des chiens affamés (2).

Le 6 août, les Serbes étaient entrés dans la ville. Ils se mirent à piller les maisons, à incendier les magasins, à brûler les églises, à massacrer les habitants. Ils se mirent à incendier la ville, le marché fut brûlé ainsi que plusieurs maisons des rues avoisinantes; en un mot, tout le centre de la ville, à peu de chose près, devint la proie des flammes. Dans le nombre des bâtiments qui brûlèrent, on peut citer l'église des Bernardins. Les magasins et les habitations privées furent pillés par les soldats. La ville fut complètement ruinée, la population dispersée, et longtemps encore les cadavres jonchèrent le sol; enfin, on finit par les enterrer là où ils se trouvaient, certains même furent dévorés par des chiens affamés (2).

Le 6 août, les Serbes étaient entrés dans la ville. Ils se mirent à piller les maisons, à incendier les magasins, à brûler les églises, à massacrer les habitants. Ils se mirent à incendier la ville, le marché fut brûlé ainsi que plusieurs maisons des rues avoisinantes; en un mot, tout le centre de la ville, à peu de chose près, devint la proie des flammes. Dans le nombre des bâtiments qui brûlèrent, on peut citer l'église des Bernardins. Les magasins et les habitations privées furent pillés par les soldats. La ville fut complètement ruinée, la population dispersée, et longtemps encore les cadavres jonchèrent le sol; enfin, on finit par les enterrer là où ils se trouvaient, certains même furent dévorés par des chiens affamés (2).

Le 6 août, les Serbes étaient entrés dans la ville. Ils se mirent à piller les maisons, à incendier les magasins, à brûler les églises, à massacrer les habitants. Ils se mirent à incendier la ville, le marché fut brûlé ainsi que plusieurs maisons des rues avoisinantes; en un mot, tout le centre de la ville, à peu de chose près, devint la proie des flammes. Dans le nombre des bâtiments qui brûlèrent, on peut citer l'église des Bernardins. Les magasins et les habitations privées furent pillés par les soldats. La ville fut complètement ruinée, la population dispersée, et longtemps encore les cadavres jonchèrent le sol; enfin, on finit par les enterrer là où ils se trouvaient, certains même furent dévorés par des chiens affamés (2).

(2) Alfons Paderewski, député à la Douma.

L'offensive sur Verdun

On raconte qu'Hindenburg et Mackensen, dans un conseil de guerre que présidait l'empereur allemand, auraient déconseillé l'offensive sur Verdun. A l'appui du récit, nécessairement, aucune preuve. Rien que la vraisemblance, une appréciation assez judicieuse de l'esprit militaire allemand. Les deux grands chefs veulent l'attaque devant eux, Hindenburg sur Riga, Mackensen sur Salonique.

Si l'anecdote est vraie, comme il se peut, les raisons impériales qui l'emportèrent ont été personnelles, elles aussi, pour une très grande part, politiques et dynastiques, il faut le redire. La Russie, à l'épreuve, s'est montrée "édredon". Les coups enfoncent un plus profond, mais pour un instant. Le plein se rétablit aussitôt. On a laissé Salonique devenir Torres-Verdras. La décision ne peut être cherchée que sur notre front. — Le raisonnement, jusqu'ici, se tient. Il a été fait cent fois, par les écrivains militaires d'outre-Rhin comme par les nôtres. — Mais cette décision, pourquoi la chercher à Verdun? et tout juste maintenant? comme si elle pouvait l'être à Verdun!

De la mer à la Suisse, tout notre front est également solide, une même muraille. Des coups de bélier, dont quelques-uns vigoureux, l'ont tâté récemment sur presque tous les points. La réponse a été la même, en Flandre, en Artois, en Picardie, en Champagne, en Alsace, Verdun a été choisie parce qu'elle s'appelle Verdun, qu'une légende l'entoure (comme l'Argonne), parce que l'héritier de l'Empire s'y est attaché depuis le premier jour de la guerre, que ses armées déjà y ont usé leurs dents.

J'ai cherché à préciser l'exacte importance, considérable, nullement décisive, de Verdun. C'était à l'heure la plus indécise, la plus trouble de la bataille. Je n'ai rien à modifier de ce que j'en ai dit. C'est le moral de l'Allemagne, plus que la stratégie allemande, qui a besoin d'une victoire, et à Verdun.

Tout de même, si enflée qu'elle soit, la légende ne devient pas la réalité. Surtout, l'opération militaire, quand elle a été commandée par une pensée plus politique que stratégique, a neuf chances sur dix d'être une erreur. Ni la préparation la plus savante, ni les plus puissantes organisations, ni la solidité des troupes et l'inhumanité des chefs, n'en peuvent le plus souvent détruire le vice profond, compenser la faiblesse originelle. La tare politique est sur elle, ineffaçable.

La politique a son domaine; l'art militaire à le sien. Il faut tenir pour les genres tranchés. L'empereur allemand joue sur cette carte, avec férocité, ses plus belles troupes. Il n'abandonne pas la partie, si coûteuse, qu'elle soit. "Pertes supportables", télégraphient les agences officielles. Réponse à un cri d'angoisse et d'horreur qui n'a pu être comprimé, cette opinion, allemande pour qui se livre la bataille, il faut la rassurer, la tromper une fois de plus. L'horrible "rouge et noir" reprend. L'Allemand est joueur. Toute la politique de l'empereur allemand depuis quelques années, c'est du jeu. L'apparence a pu faire illusion à quelques-uns, comme d'un décor de théâtre. Le prince de Bûlow connaît le personnage. Relisez sa Politique allemande, lisez entre les lignes. L'impérial "surhomme", infatigable, présumptueux, brutal, impitoyable, lui gâte son œuvre mondiale. Le jeu se poursuit dans le sang et les larmes, dans le massacre et les ruines.

Nous voici à la troisième phase — je n'écris pas; à la dernière — de la bataille sur la Meuse. Les organisations défensives de la guerre de position, laquelle a vite fait, comme on le voit une fois de plus, de

se transformer en une véritable guerre de manœuvre, comprennent à l'ordinaire trois lignes de tranchées à peu près parallèles. — Chez les Allemands comme chez nos alliés et comme chez nous. — La ligne de résistance d'abord; puis la ligne de repli; enfin les tranchées dites "de contre-attaques", parce que les réserves en débouchent quand l'assaillant a poussé jusqu'à la deuxième ligne.

Ces zones sur le terrain — bien entendu, à l'échelle de la grande tactique — correspondent à trois moments de la bataille. L'attaque frontale des Allemands a assailli d'abord l'arc de cercle où nous avions avancé la défense des approches de Verdun. Un saillant, circulaire ou non, pouvant être battu sur trois côtés, n'est pas susceptible d'une résistance prolongée. Leur offensive s'est portée ensuite sur la corde de l'arc. Nos contre-attaques se sont alors déclenchées pour les rejeter de Douaumont.

La télégraphie allemande a lancé samedi matin à travers le monde, avec des commentaires triomphants, la nouvelle de la prise de Douaumont, préface de la chute prochaine de Verdun. Nous avions repris Douaumont avant le soir. L'état-major allemand oublie toujours que la bataille de Marengo, gagnée à trois heures par Méas, était perdue à quatre.

Bien que les attaques de la journée d'hier, si violentes qu'elles aient été encore, aient été durement repoussées et que ni les prairies inondées de la Meuse, ni les boues gluantes de la Voivre ne se prêtent à des actions d'infanterie, il serait tout à fait prématuré de dire que l'offensive sur Verdun est enrayée. Elle a été arrêtée net avant-hier. Elle a été arrêtée encore hier. Reprendra-t-elle aujourd'hui? demain? Attendons. Nous pouvons attendre avec une confiance accrue.

POLYBE.

Une Revue au front

Le hasard, sous les traits charmants d'une marraine à qui son filleul du front l'a envoyée, met sous nos yeux la brochure d'une revue en un acte et deux tableaux, composée, jouée et applaudie par... Nme régiment de marche des zouaves, aux tranchées de... Taisons-nous! des oreilles ennemis nous écoutent. Toutefois, l'entrée en scène successive, au cours de l'ouvrage, d'une certaine "Route pavée", "qui mène à Ypres", et d'un certain Pont Joffre "qui traverse l'Yser", permettent de situer l'action ailleurs qu'en Macédoine.

Elle est très bien, cette revue, intitulée: "Au clair de la Lune", et signée par Toni-Pouça-l'Ecorcheur et Le Lanceur de fusées. C'est la revue de la Chechia, "journal" boyautant du ler zouaves, relié avec tout le front par fils barbelés." Elle est vorveuse, martiale et drue, et infiniment moins grossière que la plupart des salades parisiennes aux quatre épices et demie que les cafés-concerts nous servaient jadis.

"Au clair de la Lune" exalte les mérites du Nème zouaves, comme de juste, — et comme de vrai! — Elle stigmatise les Boches "immondes", qui voudraient prendre chez nous Notre terre féconde Pour l'inonder de poux!

Elle célèbre la constance du veilleur à son créneau qui, tel Cynégire à Salamme, perd une main, puis l'autre, puis prend son périscope aux dents: "Mais il à l'œil droit crevé. Il crie aux Bochs: "Bien visé!" Sérieux et gai tout à tour, Méprisant la mort qui fauche, Il regarde avec le gauche, Il veille, il veille toujours.

"Au clair de la Lune" est écrite en français et n'abuse point de l'argot des

tranchées. Au fait, il n'y a jamais eu d'argot des tranchées. Il n'y a jamais eu que l'argot tout court, l'argot de la rue et des ateliers qui se parle couramment dans les casernes, en temps de paix et que les soldats ont emporté à la guerre, avec leur sac et leur musette. C'est bien en vain qu'on a épilogué sur les mots soi-disant nouveaux: cagna, guitonne, boche, pépère, bonhomme, poilu! Ils existaient depuis toujours. Seulement, nos linguistes, gens trop distingués pour connaître ce langage vert (vert et pas pur)!, ont, une fois de plus, décuvert l'Amérique en plein vingtième siècle, avec une bonne foi, d'ailleurs, qui excuse leur retard.

Ces considérations, au reste, n'enlèvent rien au mérite de "Au clair de la Lune", qui, sans néologismes, a su amuser nos braves.

LOUIS MARSOLLEAU.

La Lazeda Lodzka, journal polonais, raconte cette plaisante anecdote: Une association scientifique dont le titre importe peu envoyait un jour dans les régions tropicales trois savants, un Allemand, un Français et un Polonais, avec mission d'étudier sur place la nature de l'éléphant et de consigner par écrit le résultat de leurs observations.

Le "Herr Professor" s'acquitta de sa tâche en écrivant trois gros volumes ayant pour titre: "L'éléphant au point de vue biologique, géologique, paléontologique, ethnographique, historique et militaire." Jamais personne n'a ouvert un de ces volumes.

"Le savant français, moins prolix, se contenta de rédiger un feuilletin, intitulé: "L'éléphant et ses amours." Il obtint un succès énorme. Quant au savant polonais, il n'attendit même pas son retour au pays pour envoyer à un journal un article sur le thème suivant: "Slon i spraw polska" (L'éléphant et la question polonaise). Malgré leurs souffrances, nos amis polonais n'ont pas perdu, comme on voit, toute leur bonne humeur.

J.E. MASQUE DE FER.

MODES, LINGE DE DESSUS POUR DAMES, GANTS THE KREEGER STORE, Inc. LE MAGASIN DE TRADITIONS ET D'IDÉALES

LES CHAUSSURES IMPERIAL À QUATRE DOLLARS IMPERIAL SHOE STORE LE PLUS GRAND MAGASIN DE CHAUSSURES DU SUD. RUES CANAL ET BOURBON.

La Viande Frigorifique en Angleterre. Londres. — Puissamment protégée par la marine de guerre la flotte frigorifique anglaise a pu, dès le début, sans entraves sérieuses et sans arrêt débarquer en Angleterre une quantité de viande suffisante à trois besoins distincts: d'abord pour l'armée britannique; puis à titre de cession à prix coûtant, jusqu'à 240,000 tonnes par an pour la durée de la guerre au moins à destination du front français; enfin pour la population civile anglaise. La nation britannique a disposé de sa ration du temps de paix, en viandes exotiques et indigènes et cela sans hausse de prix sensible. C'est à peine si une hausse de 5 à 40 centimes par kilo s'est prononcée récemment sur le bœuf indigène de choix; en revanche les viandes importées réfrigérées (chilled) réservées à la population civile ont subi une baisse appréciable sur les cours précédents de Smithfield, le marché régulateur à Londres.

E. CLAUDEL OPTICIEN 918 RUE DU CANAL Successeur de E. & L. Claudel En face de la plus grande Maison Blanche. Près Baronne Pas de Succursale. Verres de Course. Réparations.

F. J. BUISSON 1212-14-16 RUE NORD LIBERTÉ. Tous Travaux dans le Plombage et l'Ébénisterie par la Vapeur. Téléphone Hemlock 28.

L. MONROSE ET FILS, Assurances en Général Feu, Tornado, Vie, Accidents. Bureaux 512-13-14 Basse Hemen Représentant: Atlas Assurance Company, Ltd. de Londres; Commercial Union Assurance Company, de Londres; Commercial Union Fire Insurance Company, de New York; The Employer's Liability Assurance Corporation, Ltd. de Londres, Angleterre.

A. CRESSON, PEINTRE ET COLLEUR DE PAPIER PEINTRE-DÉCORATEUR ET MARBREUR 615 RUE BOURBON. Phone Main 4192-W. Prix fournis avec plaisir. 19 déc.—an dim

NEW ORLEANS ENGRAVING AND ELECTROTYPE CO. LTD. 118 PINE STREET, NEW ORLEANS, LA. Téléphone 118.

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No. 51 Commencé le 3 février 1916

Les Deux Petites

GRAND ROMAN PARISIEN Par HENRI KEROUX

(Suite)

— Allez et mettez de côté le télégramme de ce pauvre diable. Ce n'est pas de longtemps que vous pourrez savoir à quelle adresse il faudra l'expédier.

Les deux amis.

— Maman, vient prévenir Geneviève en entrant dans la petite pièce où Berthe travaillait, allongée dans un fauteuil, c'est madame Boniface qui voudrait te dire un mot... La pauvre femme laisse aller sur ses genoux ses mains fatiguées, et elle répète d'un ton résigné: — Madame Boniface? — Oui... elle hésitait même à te déranger... étant qu'elle reviendrait. Mais, comme elle ne s'en allait tou-

jours pas, j'ai cru comprendre qu'elle tenait à te voir...

Un pli profond se creusa au front de la malade.

Puis, avec un soupir: — Fais-la entrer, ma chérie, dit-elle...

Geneviève se pencha vers elle, lui entourant le cou de ses bras et, ses lèvres tout près de son oreille: — Veux-tu que je lui dise que tu es souffrante... proposa-t-elle, si cela t'ennuie de la recevoir aujourd'hui? — Pourquoi veux-tu que ce m'ennuie? demanda Berthe, surprise... — Oh! maman, s'exclama la fillette, tu as beau ne rien me dire, je devine bien que tu as de gros soucis, va!

Quand tu me crois endormie, je te vois souvent travailler tard dans la nuit...

C'est comme ces jolis ouvrages que tu brodes avec tes doigts de fée, que tu portes soi-disant pour qu'on les monte... et qui ne reviennent jamais plus ici...

Si tu crois que je n'ai pas compris? Une larme coula silencieusement le long de la joue pâle de Berthe... — Oui, l'instinct de l'enfant avait percé à jour la comédie qu'elle jouait depuis plusieurs semaines.

Quand elle avait constaté le tort irréparable que lui avaient causé les vacances forcées provoquées par son accident la jeune femme avait résolu de tout faire pour se retourner, en attendant qu'avec la prochaine année s'écouler elle pût reprendre normalement son cours...

Mademoiselle Barjon lui avait promis son concours de la façon la plus formelle, et elle savait, en outre, pouvoir compter sur l'appui de la jeune répétitrice de l'Ecole normale.

Mais, pour cette fin d'année, elle ne pouvait plus espérer que les élèves qui l'avaient abandonnée lorsqu'elle était malade lui reviendraient, et il lui fallait trouver un gagne pain pour les quatre mois qui la séparaient encore de l'époque de la rentrée.

C'est alors que l'idée lui était venue d'utiliser son habileté dans ces menus travaux à l'aiguille que les dames appellent des "petits ouvrages".

Elle se souvint qu'étant jeune fille, elle brodait à ravir, et savait qu'il existe dans Paris un certain nombre de magasins où les dames du monde peuvent écouler, sous le voile de l'anonymat, les produits de leur aiguille, pour grossir des budgets modiques ou insuffisants...

De là, cette ardeur au travail que Geneviève avait remarquée, ardeur à laquelle la pauvre Berthe achevait d'ajouter le peu de forces que lui avait laissées une convalescence longue et douloureuse...

Oui, ces cousings merveilleux, ces dessus de lit, ces chemins de table que son adresse, véritablement artistique, imaginait, tous ces jolis brimborions destinés à parer les intérieurs de luxe, et qu'elle créait, elle, en versant des larmes pendant de longues heures de nuit, c'était ce qui lui avait permis de vivre et de faire vivre sa petite com-

pagne, depuis des semaines et encore des semaines. Ah! si Geneviève avait pu l'aider!... Mais vainement la fillette avait mis toute son intelligence et toute son adresse à tirer les fils de la broderie norvégienne, et à couper ceux de la broderie microbe, sans pouvoir y arriver; c'était là une tâche minimeuse au-dessus de ses facultés.

Ce qui lui avait convenu le mieux, c'était la musique.

Il y avait dans la maison un vieux professeur de clarinette à l'enfant duquel Berthe avait donné des leçons de français, et qui, pour reconnaître ses bons offices, avait proposé à la jeune femme d'incarner à Geneviève les premières notions du solfège...

Ce vieux professeur avait chez lui un piano, et c'était une joie pour l'enfant, lorsque pour la récompenser d'une leçon bien apprise, il lui était permis de promener ses doigts sur le clavier...

Et ça ne marchait pas mal... mais non, pas mal du tout... Si bien que le vieux professeur avait déclaré qu'il devrait quelque chose chez cette petite, et que si Berthe y consentait, il présenterait Geneviève à un de ses anciens élèves, premier prix du Conservatoire, lequel avait des relations dans le monde des musiciens...

Peut-être bien qu'un grand manitou du piano ne refuserait pas d'entendre la gamine... Et ça ne marchait pas mal... mais non, pas mal du tout... Si bien que le vieux professeur avait déclaré qu'il devrait quelque chose chez cette petite, et que si Berthe y consentait, il présenterait Geneviève à un de ses anciens élèves, premier prix du Conservatoire, lequel avait des relations dans le monde des musiciens...

— Mais Geneviève avait refusé. Pour pouvoir se présenter dans de bonnes conditions à cette audition il lui aurait fallu travailler plusieurs heures par jour, et ce n'était guère le moment de se transformer en bouche inutile, alors que sa pauvre maman n'avait pas assez de toutes les heures de la journée pour arriver à nouer passablement les deux bouts...

Vainement, Berthe avait insisté pour que l'enfant acceptât. — Plus tard, ma petite mère chérie, avait-elle répondu en l'embrassant bien tendrement. Quand tu auras repris tes cours, après les vacances, il sera temps de voir si vraiment j'ai une fortune dans les pattes, comme dit ce bon monsieur Nicolas.

Et elle s'était ingénée, la pauvre chère enfant, à recopier, de sa plus belle écriture, des actes d'huissier, car il n'était point indispensable, heureusement, de savoir calligraphier... Mais le travail de la fillette joint à celui de sa mère adoptive, n'était pas suffisant pour nourrir le petit ménage.

Et par surcroît, avec la belle saison, la clientèle ordinaire du magasin auquel Berthe remettait ses petits ouvrages, avait déjà commencé à émigrer à la campagne ou aux eaux, si bien que la pauvre femme avait le crève-cœur de voir, en passant devant le magasin, ses cousines, ses nappes et ses merveilleux dessus de table, dans la vitrine, en sorte que deux termes déjà se trouvaient impayés.

Nul doute que ce ne fût là le motif de l'insolite visite de la concierge. A plusieurs reprises, celle-ci, une brave femme, lui avait demandé, de la part du propriétaire, de songer à s'acquitter...

Et toujours Berthe avait promis de payer, dès qu'il lui serait possible, ses quittances en retard. Mais, hélas! les circonstances ne lui avaient pas permis, jusqu'à présent, de tenir sa promesse.

Et cependant, il allait bien falloir. Introduite par l'enfant, madame Boniface était entrée. — Eh... comment que ça va... ce matin? demanda-t-elle avec intérêt... Heu!... heu!... je vois que ça n'est pas encore bien brillant, la santé!... Ah! satanés auto!...

Elle avait bien besoin de vous accrocher, comme si y en avait pas d'autres auxquelles ça n'aurait pas fait autant de tort. Puis, s'adressant à Geneviève: — Ma petite demoiselle, vous seriez bien aimable de nous laisser une minute, votre maman et moi. Nous avons à causer...

Geneviève regarda Berthe pour lui demander si elle devait acquiescer à cette demande, puis, sur un signe de sa mère, elle sortit...

La concierge alors se rapprocha et baissant la voix comme si elle eût eu peur d'être entendue de la pièce voisine: — C'est toujours rapport à ces maudites quittances, que je viens vous tourmenter, ma pauvre dame...

(A. Continuer.)